

Compte-rendu de : Isabelle Stengers, *Penser avec Whitehead*, Paris : Seuil, 2002, 582 pages

Pierre Cassou-Noguès

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/methodos/527>

DOI : 10.4000/methodos.527

ISBN : 978-2-8218-0452-4

ISSN : 1769-7379

**Éditeur**

Savoirs textes langage - UMR 8163

**Référence électronique**

Pierre Cassou-Noguès, « Compte-rendu de : Isabelle Stengers, *Penser avec Whitehead*, Paris : Seuil, 2002, 582 pages », *Methodos* [En ligne], 6 | 2006, mis en ligne le 03 mai 2006, consulté le 03 mai 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/methodos/527> ; DOI : 10.4000/methodos.527

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.



Les contenus de la revue *Methodos* sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

---

## Compte-rendu de : Isabelle Stengers, Penser avec Whitehead, Paris : Seuil, 2002, 582 pages

Pierre Cassou-Noguès

---

### RÉFÉRENCE

Paris : Seuil, 2002, 582 pages

### NOTE DE L'AUTEUR

Ce compte-rendu est une version remaniée d'une communication à un « Samedi du livre », organisé par T. Roque au Collège international de philosophie en 2004.

- 1 L'ouvrage conjoint un double effort, que résume parfaitement le titre : *Penser avec Whitehead*. Au départ, l'ouvrage se présente comme un commentaire de l'œuvre de Whitehead. Isabelle Stengers cherche à éclairer les textes, souvent difficiles, de Whitehead et cela par ordre chronologique, pour en particulier analyser le passage de l'épistémologie à la cosmologie et les différentes strates de la cosmologie. Whitehead, qui a rédigé avec Russell les *Principia Mathematica*, commence son œuvre philosophique dans une perspective épistémologique, tournée vers la science. Whitehead tente une analyse de la nature perçue dans le but de définir au moyen des facteurs ainsi dégagés les entités de la science (et, en fait, de la théorie de la relativité) et fonder celle-ci dans la nature perçue. C'est la problématique développée notamment dans le *Concept de nature*, de 1920. Dans une deuxième période, marquée notamment par *Procès et réalité*, de 1927, Whitehead tente une cosmologie qui consiste en un système philosophique, système au sens le plus fort, donnant les lois que doivent vérifier les entités présentes dans la nature, sous le postulat que les entités de la nature, celles qui constituent ce que l'on appellerait la

matière, les êtres vivants ou l'esprit, sont d'un même genre et, par conséquent, vérifient les mêmes lois. I. Stengers retrace ces deux périodes et en analyse la transition. Elle montre aussi, en s'appuyant sur les travaux de Lewis Ford, que le principal ouvrage de la période cosmologique comporte des strates successives, correspondant à différentes étapes de la réflexion de Whitehead et qui illustrent le progrès du philosophe. Les analyses de *Procès et réalité* ne se tiennent pas sur le même plan et ne sont pas univoques, parce que, à chaque étape, Whitehead revient à nouveau sur les mêmes thèmes pour les approfondir, donc modifier ses analyses précédentes. Isabelle Stengers livre une reconstruction de ces différentes étapes et donne un commentaire souvent lumineux des textes de Whitehead, qui montre avec précision comment s'organisent ces différentes strates, c'est-à-dire comment évolue la pensée de Whitehead à l'intérieur même de *Procès et réalité*.

- 2 L'ouvrage de I. Stengers se lit d'abord comme un commentaire, une reconstruction de l'œuvre de Whitehead. L'œuvre de Whitehead est difficile, et Isabelle Stengers en donne un guide de lecture, sûr et complet. Il faut ajouter que l'on dispose maintenant en français d'un second commentaire de l'œuvre de Whitehead, tout aussi éclairant, avec le travail de M. Weber, *La dialectique de l'intuition chez Alfred North Whitehead*<sup>1</sup>.
- 3 Mais, chez I. Stengers, cet effort de commentaire, d'une reconstruction de l'œuvre de Whitehead est également une tentative pour répondre à une question philosophique : celle de la création. J'y reviendrai longuement mais cette question tient en une phrase : qu'est-ce que créer ? Faire une œuvre, quelle qu'elle soit, écrire un poème ou résoudre un problème de mathématiques. Ces deux aspects, le commentaire de Whitehead et cette recherche philosophique, autour de la question de la création, sont indissociables. I. Stengers reconstruit la pensée de Whitehead autour de cette question, en montrant comment celle-ci travaille les œuvres du philosophe et détermine une série de changements conceptuels, avant *Procès et réalité* et à l'intérieur même de cet essai. Et, au fur et à mesure de sa reconstruction, Isabelle Stengers suit, reprend à son compte et, sans doute, poursuit le cheminement de Whitehead. Du coup, c'est le commentaire des textes qui devient une recherche philosophique sur la question de la création. Cette conjonction est très réussie. Sans doute, elle brouille parfois la distinction entre l'auteur et le commentateur. En effet, le commentateur réactualisant et poursuivant la réflexion de l'auteur en vient à jouer le rôle même de l'auteur et, finalement, à se substituer à lui. La méthode de I. Stengers suppose un anonymat de l'auteur, c'est-à-dire que le lecteur, reprenant à son compte la pensée de l'auteur et se mettant à même de la poursuivre, prend la place même de l'auteur. Cette substitution du lecteur à l'auteur est facilitée ou, peut-être, autorisée pour *Procès et réalité*, car, ce travail de relecture, de commentaire et d'approfondissement, c'est le travail auquel se livre Whitehead dans l'écriture de *Procès et réalité* et qui lui permet de progresser dans sa réflexion. L'auteur des analyses qui terminent *Procès et réalité* n'est que le lecteur des analyses qui l'ouvrent de sorte que, maintenant, le lecteur de *Procès et réalité* est d'emblée dans les pas et dans la position de l'auteur :

« Ce qui a été effacé est le retour incessant sur le métier : Whitehead, relisant son propre texte, n'opérant ni par oui, ni par non, mais toujours par 'oui, mais'. Plutôt que d'un auteur découvrant des problèmes nouveaux, imprévus, il faut parler d'un auteur en devenir, fabriqué par le texte qu'il fabrique. L'auteur est devenu anonyme, au sens où il rend indécidable la distinction entre auteur et lecteur. La main qui écrit l'insertion n'est pas celle de l'auteur se corrigeant, mais celle du lecteur fabriqué par la lecture ou encore celle de l'auteur-lecteur passant par la

série des événements de pensée qui lui arrivent bien plus qu'il ne les produit. Si Whitehead est à la fois auteur et lecteur de son propre texte, la lecture à laquelle en appelle ce texte me semble être celle qui fait du lecteur un auteur, celle qui insère, qui prolonge, qui, comme l'auteur, zigzague de 'oui mais' en 'mais alors' ». (p.273).

- 4 On ne peut qu'être sensible à la conjonction de ce double effort de commentaire sur le texte, d'explication, et de recherche philosophique, conjonction que Isabelle Stengers justifie en renvoyant à l'écriture de Whitehead mais que l'on pourrait sans doute généraliser sous ce postulat d'un « anonymat de l'auteur », tel que le lecteur qui s'apprête à penser avec l'auteur s'apprête du même coup à prolonger l'œuvre de l'auteur et, finalement, à se substituer à celui-ci. Mais je voudrais maintenant discuter du problème qui anime la reconstruction que propose I. Stengers, le problème de la création.
- 5 En effet, la thèse de I. Stengers est que l'œuvre de Whitehead à partir de *La science et le monde moderne* et dans *Procès et réalité* est travaillée et permet de penser ce que Deleuze appelle « l'actualisation du virtuel ». On le sait, Deleuze oppose le virtuel au possible. Le possible, le possible leibnizien par exemple, est un décalque du réel auquel il ne manque que la réalité et, pour réaliser un possible, il ne reste qu'à le sélectionner comme, dans la *Théodicée*, Dieu sélectionne le meilleur des mondes parmi tous les mondes possibles. En revanche, l'actualisation du virtuel le transforme et exige une véritable création. Le paradigme du virtuel est l'œuvre à faire, le problème à résoudre qui appelle sa solution mais ne la donne pas.
- 6 « Dans la mesure où le possible se propose à la réalisation, il est lui-même conçu comme l'image du réel, et le réel, comme la ressemblance du possible. ... Telle est la tare du possible, tare qui le dénonce comme produit après coup, fabriqué rétroactivement, lui-même à l'image de ce qui lui ressemble. Au contraire, l'actualisation du virtuel se fait toujours par différence, divergence ou différenciation [...] Jamais les termes actuels ne ressemblent à la virtualité qu'ils actualisent. L'actualisation, la différenciation, en ce sens, est toujours une véritable création. Elle ne se fait pas par limitation d'une possibilité préexistante [...] Le virtuel a la réalité d'une tâche à accomplir, comme d'un problème à résoudre ; c'est le problème qui oriente, conditionne, engendre les solutions. »<sup>2</sup>
- 7 Il me faudra en passer par une longue digression pour exposer comment Whitehead en arrive au problème de l'actualisation du virtuel et au risque qui l'accompagne de penser le virtuel comme possible. Depuis *Le concept de nature* et, en réalité, les *Principia mathematica*, Whitehead distingue dans l'expérience deux sortes de facteurs : d'une part, des facteurs de passage, qui sont singuliers, c'est-à-dire ne se reproduisent pas, qui comportent un devenir et sont étendus dans l'espace comme dans le temps ; d'autre part, des facteurs immobiles, susceptibles de se reproduire et, par conséquent, de faire l'objet d'une reconnaissance, et qui ne sont pas soumis à l'extension. Les facteurs en devenir sont les « événements » dans *Le concept de nature*, et ces événements deviendront les « entités actuelles » les « occasions d'expérience » dans *Procès et réalité*. Prenons un exemple. La présence d'un livre rouge est un événement, qui a une durée et s'étend dans l'espace comme dans le temps et dont on peut admettre qu'il possède une singularité, de par ses relations aux événements qui lui co-présents. En revanche, le même rouge peut se retrouver dans d'autres événements. Si l'événement est singulier, la couleur possède une généralité. On ne peut pas dire que la couleur s'étende comme l'événement. L'événement a une forme déterminée et il peut se diviser en événements partiels. En revanche, la couleur est tout entière dans chaque parcelle de l'événement, chaque partie de son espace et de son temps. Elle n'est pas affectée par la division de l'événement en événements

partiels. La division de l'événement ne la concerne pas. Cela permet de dire que la couleur est dépourvue d'extension, dans l'espace comme dans le temps.

- 8 La distinction entre « événements » et « objets », l'idée « d'extension » sont formalisées par Whitehead. Mais on voit comment elles s'amorcent et se justifient dans l'expérience. La présence du rouge est un événement mais cet événement donne lieu à un facteur d'un autre type, le rouge même, qui, dans la mesure où il est dépourvu d'extension spatiale et temporelle, donc de devenir, pourra être considéré comme un « objet éternel ». Whitehead pose à part deux domaines, des événements en relations et des objets éternels qui s'incarnent ou, dit Whitehead, « font ingression » dans les événements. La question sera de savoir si les objets éternels relèvent du possible ou du virtuel, et si leur ingression dans l'événement relève de la réalisation ou de l'actualisation, pour reprendre le vocable deleuzien.
- 9 Cette question prend une forme plus précise dans *Procès et réalité*. En effet, l'événement est alors doté d'une sorte d'intérieur, consistant en un procès temporel. Ce qui de l'extérieur apparaît comme un événement, avec une extension dans l'espace et dans le temps, est de l'intérieur une sorte de monade, avec un point de vue sur le monde environnant et une expérience mobile, une expérience qui se transforme elle-même dans un procès temporel. Une part de *Procès et réalité* est consacrée à l'analyse du procès qui définit ce que Whitehead appelle « l'entité actuelle ». Au départ, l'expérience de l'entité actuelle est un donné désordonné fait des événements et des objets éternels, qui constituent le monde environnant. Le procès consiste en une unification de cette expérience initiale et la constitution d'une expérience harmonieuse, pour ainsi dire, ou possédant une valeur intrinsèque. L'entité est alors satisfaite et, de l'extérieur, se donne comme un nouvel événement qui servira de donnée dans l'expérience d'autres entités.
- 10 Cependant, Whitehead est confronté à une double difficulté. Le procès part d'un donné et amène ce donné à une unité, c'est-à-dire le transforme pour lui donner une valeur esthétique. Mais la difficulté est de rendre compte de la direction que prend le procès et, ensuite, de ce qu'il peut introduire de nouveau dans l'expérience. Il faut bien que la direction du devenir de l'entité actuelle puisse être expliquée. Il faut pouvoir donner les raisons de ces choix que semble faire l'entité actuelle. Mais « expliquer », « donner des raisons », c'est pointer sur des termes « généraux » qui peuvent se reproduire : « des objets éternels » dans le vocabulaire de Whitehead. Bref, les caractères qui marquent la direction du procès consistent en des objets éternels, et, si le procès peut amener de la nouveauté, c'est que ces objets éternels ne figuraient pas dans le donné initial. La difficulté est de savoir d'où viennent ces objets éternels, qui se superposent au donné initial, issu du monde environnant, et le modifieront. Whitehead refuse qu'il puisse y avoir une efficace propre des objets éternels qui ne sont pas déjà réalisés dans le monde actuel. C'est ce qu'il appelle « le principe ontologique ». Ce qui est susceptible d'agir sur le monde actuel doit déjà se trouver réalisé dans le monde actuel. Il faut donc que les objets éternels, qui dans l'occasion d'expérience modifient le donné initial, se trouvent déjà dans le monde actuel. La solution de Whitehead est alors d'admettre un Dieu qui envisage le domaine des objets éternels, distingue ceux qui sont pertinents dans la situation donnée et les transmet à l'occasion d'expérience. Ainsi, Dieu impose au procès une visée, sous la forme d'un complexe d'objets éternels. L'entité actuelle, le sujet du procès, reste libre dans l'évaluation de cette visée. Elle est libre d'accueillir, ou non, et libre de la façon dont elle accueille, les termes que Dieu lui impose.

« Chaque entité temporelle, en un sens, tire son origine de son pôle mental [d'un rapport à Dieu]. Elle dérive de Dieu sa visée conceptuelle de base, pertinente pour son monde actuel et cependant avec des indéterminations attendant ses propres décisions. [Mais cette] visée subjective, dans ses modifications successives, reste le facteur unifiant qui oriente les phases successives [du procès] » (*Penser avec Whitehead*, p.427)

- 11 I. Stengers veut montrer que les objets éternels, réalisés dans la pensée de Dieu, ne sont pas un possible mais un virtuel: le procès whiteheadien, qui consiste en une transformation de l'expérience sous la contrainte d'une visée transmise par Dieu, représente alors une analyse de l'actualisation du virtuel. Le virtuel, c'est cette visée subjective, consistant en un complexe d'objets éternels, que Dieu impose à l'entité. Et ce virtuel s'actualise dans le procès par lequel l'entité modifie son expérience et lui donne une valeur. Je ne peux pas rentrer dans le détail de la discussion que I. Stengers mène avec Whitehead. Mais I. Stengers illustre à la fois le procès whiteheadien et l'actualisation du virtuel par une série d'exemples, de situations. La visée, que Dieu transmet au sujet, est d'abord comparée à l'héritage de la langue, qui pourrait aussi consister en un complexe d'objets éternels à l'intérieur duquel se déroule notre histoire. Ailleurs, elle est comme une question bien posée, une question pertinente et qui appelle, sans l'exiger, une réponse. Dans une autre perspective, l'action de Dieu sur le procès subjectif est rapprochée de celle de l'hypnotiseur sur l'hypnotisé, ce qui conduit I. Stengers à la qualifier « d'induction ». Enfin, le procès de l'entité, avec cette visée que lui a transmise Dieu, est rapproché de la résolution des problèmes mathématiques. La visée subjective, qui marque la direction du procès et la façon dont sera transformé le donné initial, serait une certaine attitude du mathématicien devant un problème ouvert, un « cela doit pouvoir être démontré », à partir duquel les théorèmes anciens, comme le donné initial de l'entité actuelle, seront mobilisés :

« On reconnaîtra bien sûr dans le 'cela doit pouvoir' le 'faire sentir' qui correspond à ce que j'ai appelé l'induction. L'impératif du problème à résoudre s'est fait sentir, ce qui signifie aussi bien qu'est né le sujet de ce sentir, pour qui fait désormais enjeu la multiplicité corrélée des théorèmes et relations mathématiques d'où devrait pouvoir venir la solution » (*Penser avec Whitehead*, p.512).

- 12 Cependant, ce dernier exemple, sur les problèmes mathématiques, semble poser un problème. En fait, si l'on voit bien comment l'exemple des mathématiques peut illustrer l'actualisation d'un virtuel (c'est l'exemple même de Deleuze, dans *Différence et répétition*, qui s'appuie sur les textes de Lautman), ce même exemple met justement en évidence les difficultés de l'analyse whiteheadienne du procès subjectif. Je voudrais mentionner deux difficultés. La première est que les termes, les objets éternels, qui interviennent dans le procès, figurent, dès le départ, dans le donné de l'entité actuelle, du sujet, ou bien en tant qu'ils sont reçus du monde environnant ou bien en tant qu'ils sont imposés par Dieu. Or le mathématicien, devant un problème, peut introduire des notions qui ne figuraient pas dans l'énoncé du problème. Par exemple, Cantor veut établir qu'un ensemble infini de points sur la droite est ou dénombrable ou continu et, pour cela, il développe une théorie des ensembles et, en particulier, une théorie des nombres ordinaux, qui n'interviennent pas dans l'énoncé du problème. Le problème initial peut être considéré comme un problème d'analyse mais sa solution, ou la preuve qu'il n'a pas de solution, exige la théorie des ensembles. Ces notions nouvelles, en l'occurrence les notions ensemblistes, que le problème appelle mais qu'il ne contient pas, où les situer dans le schéma whiteheadien ? Si la résolution du problème est un procès au sens de Whitehead, il faudrait, semble-t-il, admettre que les notions nouvelles sont transmises par Dieu au

mathématicien. La visée subjective, l'héritage divin, est alors beaucoup plus qu'un « problème posé », la conviction d'une solution possible, un « cela doit pouvoir être démontré » pour reprendre l'expression de I. Stengers. Cette première difficulté tient à ce que, en mathématiques, le moment proprement créateur se situe entre la position du problème, qui est compréhensible par la communauté des mathématiciens, et sa solution, qui peut exiger une nouvelle théorie, hétérogène à celle dans laquelle est formulé le problème. Le dispositif whiteheadien, avec le statut accordé aux objets éternels, permet-il de faire autre chose que de renvoyer à Dieu ce moment créateur, où s'introduisent des notions nouvelles dans le travail du mathématicien ?

13 La deuxième difficulté, à mes yeux, tient à ce que la cosmologie de Whitehead reste une philosophie de la conscience. Sans doute, le procès d'une entité actuelle, le procès d'un sujet n'est pas en général « conscient ». La « conscience », pour Whitehead, ne se produit qu'à l'occasion d'un contraste entre la réalité éprouvée et une proposition envisagée. C'est en pensant « la table est verte » et en m'apercevant qu'elle est marron que je prends conscience de ma propre expérience subjective. En général, le procès ne comporte pas de tels contrastes et ne donne donc pas lieu à la conscience. Cela dit, lorsqu'il comporte un tel contraste, le procès subjectif s'éclaire, se révèle de part en part, de sorte que le sujet peut ressaisir son accomplissement en transparence et n'en ignorer plus rien. La conscience, dans la théorie de Whitehead, consiste bien dans ce que Cavailles appelait une « propriété d'auto-illumination intérieure ». Dans la mesure où le procès se prête à cette illumination, bien que celle-ci puisse ne pas se produire, dans la mesure où le procès est transparent à lui-même, la cosmologie de Whitehead reste une philosophie de la conscience<sup>3</sup>.

14 Maintenant, la question est de savoir s'il est possible de penser ce moment créateur, du travail mathématique, dans le cadre d'une philosophie de la conscience. Cavailles disait que « le moteur du processus, de création mathématique, « échappe à l'investigation »<sup>4</sup>, ce qui l'amenait à refuser les philosophies de la conscience. Les philosophies de la conscience, qui se fondent sur une analyse introspective, laissent échapper ce moment créateur, que, précisément, il s'agirait d'analyser. Or il est remarquable que Isabelle Stengers, dans sa description, accorde en effet que ce n'est que rétrospectivement et après une modification essentielle que le travail mathématique peut venir à la conscience et faire l'objet d'un récit. Dans son actualité, il est « impossible à raconter » :

« Un problème ne peut se diviser que lorsqu'il est, de fait, résolu, lorsque le mathématicien a réussi à lui donner une formulation qui le constitue lui-même en maître de sa démarche et lui permet de procéder à la vérification de sa solution. Il peut alors faire se succéder les étapes ordonnées, procéder à la détermination progressive du paysage où, enfin, la solution devrait s'abattre, tel un aigle sur sa proie : c.q.f.d. Mais, avant la vérification, vient l'errance, les allers-retours, le temps des rêves et des cauchemars où le moi dissous du mathématicien et les fragments indéterminés de ce qui pourrait être solution s'entre-affectent en un trajet impossible à raconter » (*Penser avec Whitehead*, p.513).

15 Le dispositif whiteheadien, avec ce procès qui est toujours susceptible de se faire conscience, donne-t-il les moyens de penser ce que I. Stengers appelle elle-même ce moment de « l'errance » ? Il y a tout lieu d'en douter. Nous l'avons vu, le dispositif whiteheadien renvoie le moment créateur du procès subjectif à Dieu, qui donne les termes, le cadre au sein duquel le sujet s'oriente. La difficulté, en réalité, est que ce moment créateur étant « impossible à raconter », c'est-à-dire échappant à la conscience, Whitehead, qui ne conçoit le procès subjectif que comme conscience possible, ne peut que

le supposer déjà accompli et le situer en Dieu. Dieu a résolu tous nos problèmes et nous offre les termes de leur solution, que nous restons libres d'accepter ou de refuser. Ce n'est sans doute pas là une théorie satisfaisante de la création mathématique, ni même une théorie qui s'appliquerait aux descriptions que donne I. Stengers. Il y a, à mes yeux, un hiatus dans le livre d'I. Stengers, entre l'éclairant commentaire des théories de Whitehead et les belles analyses du travail mathématique. Ces analyses entrent difficilement dans ces théories.

---

## NOTES

1. M. Weber, *La dialectique de l'intuition chez Alfred North Whitehead. Sensation pure, pancréativité et contiguïsme*, avec une préface de Jean Ladrière, Ontos Verlag, Frankfurt-Paris-Lancaster, 2005, 391p.
  2. Deleuze, *Différence et répétition*, Paris : P.U.F, p.273-274.
  3. Sur ce point, Pierre Cassou-Noguès, « A l'intérieur de l'événement », *Etudes philosophiques*, 2002-4, p.553 et sv.
  4. Cavailles, *Méthode axiomatique et formalisme*, dans *Œuvres complètes de philosophie des sciences*, Paris : Hermann, 1994, p.186.
- 

## INDEX

**Mots-clés :** Whitehead

## AUTEURS

**PIERRE CASSOU-NOGUÈS**

CNRS, UMR 8163, université Lille III